

PLENITUDE TEMPORELLE ET ETHIQUE DANS MEMOIRES D'HADRIEN

par Manuela LEDESMA (Grenade)

La première conception de *Mémoires d'Hadrien* répond à deux visions primordiales qui ont stimulé l'imagination de l'auteur dès les débuts de sa carrière littéraire : d'une part la première visite à la Villa Adriana en 1924 [1], de l'autre l'inoubliable phrase de Flaubert trouvée vers 1927 : "Les dieux n'étant plus, et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc Aurèle, un moment où l'homme seul a été" [2].

Cette fusion profondément chronotopique d'un fragment de l'histoire humaine et d'un espace appartenant au temps historique [3] se poursuit au cours de la deuxième rédaction entre 1934 et 1937, des années consacrées à la connaissance directe de la Grèce [4] ainsi qu'à de longues recherches érudites. Elle est sensible encore pendant la période où l'auteur a cru avoir définitivement abandonné ce projet (1939-1948), ce dont Yourcenar elle-même nous rend témoins en nous avouant, dans les *Carnets de Notes de "Mémoires d'Hadrien"*, la contemplation presque quotidienne de cette gravure de Piranèse achetée à New York en 1941, aussi bien que la lecture ininterrompue des auteurs antiques pendant cette période-là. Nous pourrions, sans beaucoup d'effort, grossir sensiblement la liste des documents iconographiques se rapportant, soit à l'empire romain des premiers

[1] Yourcenar, Marguerite : *Les yeux ouverts*, Le Centurion, 1980, p. 151 : "[...] pour moi, c'est la Villa Adriana qui a été le point de départ, l'étincelle, quand je l'ai visitée à l'âge de vingt-quatre ans."

[2] Citée par Marguerite Yourcenar in *Carnets de Notes de "Mémoires d'Hadrien"*, éd. de référence : *Oeuvres romanesques*, Pléiade, Gallimard, 1982, p. 519. C'est à cette même édition que renvoie, sans abréviations, les chiffres entre parenthèses se rapportant aux citations du roman objet de notre étude.

[3] Bakhtine, M. : "Le roman d'apprentissage dans l'histoire du réalisme." In : *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 256 sq.

[4] *Carnets de Notes*, p. 520 : "Matins à la Villa Adriana ; innombrables soirs passés dans les petits cafés de l'Olympéion ; va-et-vient incessant sur les mers grecques ; routes d'Asie Mineure."

Antonins, soit aux personnages essentiels du roman, mais, vu le cadre restreint de cette étude, nous ne pouvons que faire remarquer le souci presque obsessionnel chez Yourcenar de la reconstitution historique dans l'espace et dans le temps :

Comme toutes les imaginations nourries et façonnées par l'histoire, il m'est arrivé souvent de tenter de m'établir dans d'autres siècles, d'essayer de franchir plus ou moins la barrière des temps. L'étude des littératures anciennes, la philologie, l'archéologie, sont les passeports de ces voyages. Mais le déplacement dans le temps n'est souvent jamais mieux obtenu que par le déplacement dans l'espace ; tel lieu nouveau pour nous, mais très ancien, nous dépayse assez pour nous engager à la fois dans une double aventure : qui descend les escaliers souterrains de Mycènes plonge au puits des siècles ; qui gravit les contreforts des Phérides atteint pour ainsi dire à une zone depuis longtemps inhabitée du temps [5].

Ce souci nous révèle donc en même temps une volonté chez notre auteur d'établir un pont entre le passé et nous, entre sa source créatrice — matérialisée ici dans le personnage de l'empereur Hadrien — et le moment de la réalisation de l'écriture, bref, entre ce II^e siècle romain, mais pluriel, et notre XX^e, universel mais certainement menacé.

Nous constatons alors que les recherches yourcenariennes dans les domaines du temps et de l'espace constituent les premiers objets de toute démarche historique et qu'elles sont soigneusement constatées par les *marques d'historicité* [6] recueillies dans la *Note* qui clôt le roman (pp. 543-555). Nous ne sommes pourtant pas d'experts historiens prêts à contrôler leur adéquation à la réalité extratextuelle, toutefois il nous intéresse de corroborer ce souci d'historicité auquel semblent faire écho l'édition de *Mémoires d'Hadrien* de 1953 [7], ainsi que la troisième, celle de 1956 [8].

[5] Yourcenar, Marguerite : "Carnets de notes. (1942-1958)", in : *La Table Ronde* 89, mai 1955, p. 88.

[6] Nous avons consulté à ce sujet l'article intitulé "Histoire et fiction" de Krysstof Pomian, paru dans *Le débat* 54, mars-avril 1989, éd. par Gallimard. (N^o spécial : *Questions à la littérature*), pp. 114-137.

[7] La deuxième édition de *Mémoires d'Hadrien* a été réalisée par Le Club du meilleur livre, coll. Visages de l'histoire, 1953. Elle contient, en dehors des *Carnets de Notes* et de la *Note* érudite finale, une carte historique des voyages et campagnes d'Hadrien d'après l'atlas historique Schaeer, ainsi que vingt-cinq pages reproduisant des statues, des monnaies et des fresques contemporaines d'Hadrien.

[8] La troisième édition a été assurée par le Club des libraires de France, 1956. Le roman lui-même y est suivi des *Carnets de Notes* de l'auteur, d'images de la

Plénitude temporelle et éthique

Mais si Marguerite Yourcenar connaît bien l'importance de la fidélité aux sources historiques, elle sait aussi qu'elles ne suffisent pas à rendre la dimension totalisante d'une époque, qu'elles ne nous offrent qu'un passé fragmentaire, lacunaire, décontextualisé. Il faut donc la fiction pour pallier ces insuffisances, une fiction dans l'histoire et au service de l'histoire, une fiction en tant qu'élément nécessaire à la reconstruction de la dimension visible du passé ainsi que sa dimension vécue.

Pour ce faire, Yourcenar choisit la seule voie possible : celle de l'imagination ou ce qu'elle appelle *méthode de délire*, seul moyen donc de faire sentir le passé, de le faire nôtre, de rendre possible son intelligibilité... Et *Mémoires d'Hadrien* est certainement un roman "intelligible" : solidement soutenu par un échafaudage historique sans fissures, il nous place — d'un point de vue fictionnel — face à un vieil empereur racontant sa vie au seuil de sa mort, cette distance lui permettant de l'envisager d'une perspective éloignée tout en réfléchissant sur l'histoire et sur son propre rôle à l'intérieur de celle-ci.

Il semble donc se produire dans ces *Mémoires* un effet de miroir par rapport à la créativité du passé : à l'arrière-plan, un auteur rédigeant ces mémoires imaginaires d'un empereur vieux de dix-huit siècles, au premier, un narrateur racontant sa vie et prenant à son tour le passé comme référence créatrice et active dans le présent lui-même.

Cette vision historique du temps, alliée à la réflexion sur l'histoire, est donc celle de Yourcenar mais également celle d'Hadrien, et c'est cette dernière que nous allons essayer d'éclairer à la lumière de la prise de conscience du monde et de soi qui a lieu chez cet empereur malade. Nous pouvons ainsi constater, au cours de son récit, qu'il incarne la figure de l'homme-bâtitseur par excellence, cette force créatrice et organisatrice qui aura laissé sa trace visible dans le mouvement de l'histoire tout en restant soumise à la nécessité du lieu :

Et je remerciais les dieux, puisqu'ils m'avaient accordé de vivre à une époque où la tâche qui m'était échue consistait à réorganiser

jeunesse de l'empereur d'après les bas-reliefs de la Colonne Trajane et, finalement, de poèmes et de lettres d'Hadrien. Signalons alors que l'édition originale, celle de 1951 chez Plon, ne contenait que le roman et une Note de l'Auteur, ce qui nous semble révélateur. On dirait que la nécessité de doter ce roman d'une envergure "historique" ne vient qu'après un premier succès évidemment inattendu.

prudemment le monde. (372)

En fait, l'empereur entreprend de vastes plans de législation qui aboutiront à la codification de l'Edit Perpétuel, il réagence l'économie de l'empire, organise et discipline l'armée essentielle, s'intéresse à la formation d'une classe bureaucratique susceptible de soutenir le rouage de l'empire même en son absence [9]. Son activité créatrice a pourtant des manifestations plus tangibles, il construit des villes, des temples, des voies de communication, des ports, des frontières, des bibliothèques... Mais écoutons ses propres paroles : "construire c'est collaborer avec la terre : c'est mettre une marque humaine sur un paysage qui en sera modifié à jamais" (384), mais c'est aussi transformer l'espace tout court en espace historique, l'humaniser, l'inclure dans le mouvement de l'histoire.

Mais reprenons cette force créatrice du passé, à laquelle nous avons fait allusion plus haut, et signalons cette réflexion de Bakhtine : "Le passé détermine le présent d'une façon créatrice, et conjointement avec le présent, il donne sa dimension au futur qu'il prédétermine" [10]. Certes, l'empereur Hadrien exprime à plusieurs reprises un souci extrême du passé en tant que force en puissance qu'il faut revitaliser pour qu'il puisse agir sur le présent. Et c'est pour cela même qu'il entreprend de rendre à la ville d'Athènes son ancienne splendeur, de continuer les travaux commencés six siècles plus tôt pour la construction de l'Olympéion, ce temple devenant "plus que jamais le symbole d'une Grèce renouée" (460) par l'entremise d'un prince dont la volonté semble vouloir se soumettre à la logique historico-géographique des lieux.

Et pourtant ce passé a parfois besoin d'être régénéré en vue d'annuler ses effets nuisibles sur le présent. C'est à cette idée d'ailleurs que répondent les travaux réalisés au Colisée de Rome aussi bien que la construction du temple de Vénus et de Rome, deux projets visant à effacer les souvenirs de Néron encore vivants. De même que

[9] Il faudrait rappeler ici ces paroles de Marguerite Yourcenar : "Naguère, j'avais surtout pensé au lettré, au voyageur, au poète, à l'amant ; rien de tout cela ne s'effaçait, mais je voyais pour la première fois se dessiner avec une netteté extrême, parmi toutes ces figures, la plus officielle à la fois et la plus secrète, celle de l'empereur. Avoir vécu dans un monde qui se défait m'enseignait l'importance du prince". In : *Carnets de notes*, p. 525. Et plus loin : "Si cet homme n'avait pas maintenu la paix du monde et rénové l'économie de l'empire, ses bonheurs et ses malheurs personnels m'intéresseraient moins", p. 530.

[10] Bakhtine, M., *op. cit.*, p. 241.

Plénitude temporelle et éthique

la construction de deux villes nouvelles, l'une à Athènes et l'autre à Jérusalem, cherche à réparer les erreurs de ses prédécesseurs.

Mais si l'empereur, comme dit Marguerite Yourcenar elle-même, "a beaucoup regardé vers le passé, il n'a pas négligé l'avenir pour autant" [11]. On peut en effet constater que ses préoccupations de prince ne se bornent ni à régénérer ou revitaliser le passé ni à organiser le présent, mais qu'il tient en même temps à ouvrir une fenêtre sur le futur. Si construire c'était pour lui collaborer avec la terre, reconstruire "c'est collaborer avec le temps sous son aspect de passé, en saisir ou en modifier l'esprit, lui servir de relais vers un plus long avenir" (384). C'est dans le même esprit d'ailleurs qu'Hadrien conçoit sa tâche politique et il l'exprime d'une manière explicite quand il considère que ses efforts d'homme d'Etat ont préparé l'empire "pour un long voyage qui durera des siècles" (414).

La vision de l'empereur nous révèle donc, à l'intérieur de son époque, une pluritemporalité historique qui, partant du temps cyclique en tant qu'élément complètement assimilé, embrasse en même temps les survivances du passé et les germes du futur :

Mais toute création humaine qui prétend à l'éternité doit s'adapter au rythme changeant des grands objets naturels, s'accorder au temps des astres. Notre Rome n'est plus la bourgade pastorale du vieil Evandre, grosse d'un avenir qui est en partie passé ; la Rome de proie de la République a rempli son rôle ; la folle capitale des premiers Césars tend d'elle-même à s'assagir ; d'autres Romes viendront, dont j'imagine mal le visage, mais que j'aurai contribué à former. (371)

L'homme-bâtitteur Hadrien et son activité organisatrice agissant sur l'empire romain du IIe siècle répondent à une vision historique du temps qui nous renvoie directement à une idée globale de l'histoire fondée sur la continuité de l'évolution historique. Le moment présent — le nôtre ou celui d'Hadrien — n'existe pas isolément : le passé conditionne nécessairement et productivement le présent ; celui-ci porte en lui-même le germe d'autres époques à naître. La lucidité dont l'empereur fait preuve à cet égard, ainsi que les traces visibles de son activité créatrice — voire historique — transforment l'empire romain sur lequel elles s'exercent en un espace historique vivant. Ayant acquis des possibilités génératrices d'un devenir, le monde et l'histoire se sont considérablement enrichis, ils ont rendu également possible leur prolongement futur jusqu'à l'infini. Et c'est cela même qui rend

[11] *Les yeux ouverts*, p. 101.

possible chez l'empereur l'hypothèse d'une Rome éternelle, d'une Rome porteuse de valeurs socio-politiques valables à perpétuité.

C'est ainsi qu'on atteint à une plénitude temporelle qui opère activement à l'intérieur de *Mémoires d'Hadrien*. C'est elle aussi qui nous permet d'embrasser un monde dans son ensemble, une époque dans son intégrité. L'esprit de totalisation informe donc non seulement la vie, comme nous verrons tout à l'heure, mais le présent historique lui-même :

La conflagration de Troie, d'où un fugitif s'était échappé, emportant avec lui son vieux père, son jeune fils et ses Lares, aboutissait ce soir-là à ces grandes flammes de fête. Je songeais aussi, avec une sorte de terreur sacrée, aux embrasements de l'avenir. Les milliers de vies passées, présentes et futures, ces édifices récents nés d'édifices anciens et suivis eux-mêmes d'édifices à naître, me semblaient se succéder dans le temps comme des vagues ; par hasard, c'était à mes pieds cette nuit-là que ces grandes houles venaient se briser. (418)

Mais la réflexion entreprise par l'empereur Hadrien ne porte pas seulement sur cette plénitude historique qui, comme nous venons de voir, est sensible, et dans l'espace terrestre de l'empire romain, et dans l'histoire humaine ; elle ouvre également la voie à l'auto-connaissance vraie et devient par là condition et moyen de sa propre libération existentielle, passionnelle et politique. Ou autrement dit, l'homme qui s'y exerce a toutes les chances de se trouver, c'est-à-dire de provoquer une seconde naissance qui n'est que le retour de la conscience à elle-même comme centre. C'est ainsi que la plénitude historique se double d'une plénitude de signe éthique qui, faisant appel au mythe d'Hermès, à ce trajet qui de la *Materia prima* monte vers la réalisation de l'œuvre à travers la *mysterium conjunctionis* [12], s'inscrit en filigrane tout au long des *Mémoires*.

De ce fait, nous voudrions faire remarquer que l'empereur Hadrien, avant de devenir homme-bâtitteur, ce prince accompli qui ordonnance et organise le monde, doit éprouver, d'après Marguerite Yourcenar elle-même, une "lente montée vers la possession de soi et celle du pouvoir" [13], construction de soi qui a comme point de départ un constat de pluralisme initial, ou, pour nous exprimer dans la terminologie de G. Durand, d'altérité :

[12] Durand, G. : *Figures mythiques et visages de l'œuvre*, Paris, Berg International, 1979, p. 301.

[13] *Les yeux ouverts*, p. 101.

Plénitude temporelle et éthique

Des personnages divers régnaient en moi tour à tour [...]. J'hébergeai ainsi l'officier méticuleux, fanatique de discipline, mais partageant gaiement avec ses hommes les privations de la guerre ; le mélancolique rêveur des dieux ; l'amant prêt à tout pour un moment de vertige ; le jeune lieutenant hautain qui se retire sous sa tente, étudie les cartes à la lueur d'une lampe, et ne cache pas à ses amis son mépris pour la manière dont va le monde ; l'homme d'Etat futur. (328)

Altérité qui va se manifester d'ailleurs, comme le dit Monsieur Delcroix dans un de ses articles, "dans une thématique extrêmement diversifiée, à la mesure de l'expérience humaine" [14]. En effet, le discours d'Hadrien va nous permettre d'entrevoir sa curiosité de l'Autre à travers son goût des pays barbares, dans sa passion des voyages associée à son métier d'empereur [15] :

Quelques hommes avant moi avaient parcouru la terre : Pythagore, Platon, une douzaine de sages et bon nombre d'aventuriers. Pour la première fois, le voyageur était en même temps le maître, pleinement libre de voir, de réformer, de créer. (382)

Mais le voyage est aussi bien une forme d'initiation qui, comme le dit G. Durand, "est le passage d'une vie — et d'une mort — à une autre vie, le procès du même à l'autre, sa devise est : "perit ut vivat"" [16]. Toute expérience ayant un rapport avec l'univers des transformations semble d'ailleurs avoir pour l'empereur Hadrien le sens d'une initiation : il en est ainsi des fonctions familières telles que le fait de manger (292), de boire (292-293) ou de dormir (299) ; de l'Amour, cette "démarche sensuelle [qui] nous place en présence de l'Autre" (295) ; de la poésie (311) ; du monde de la magie (306-307 et 426-428) ; et, naturellement, des différentes cérémonies initiatiques auxquelles il se soumet volontairement (Mithra, Eleusis). Sans oublier pour autant l'altérité extrême, c'est-à-dire la mort qui, comme le dit Claude Benoît, "provoque le récit, justifie la lettre et devient l'élément structural du roman, qu'elle oriente et qu'elle clôt définitivement" [17].

Hadrien, cet être multiple qui ne se refuse rien du possible, cet être relié à tout, déploie également dans son récit une hantise permanente

[14] Delcroix, M. : "Alexis ou le Traité du Vain Combat : un roman épistolaire de Marguerite Yourcenar", in : C. A. I. E. F. 29, mai 1977, p. 299n.

[15] Voir à ce sujet l'article de Jean-Yves Debreuille : "Le voyageur et l'empereur", in *Voyage et connaissance dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Pise, éd. Libreria Goliardica, 1988, pp. 61-75.

[16] Durand, G., *op. cit.*, p. 280.

[17] Benoît, C. "La mort dans *Mémoires d'Hadrien*", in : *Actes du Colloque international Marguerite Yourcenar - Valencia 1984*, Universitat de Valencia, 1986, p. 13.

d'harmonie, de réconciliation des éléments contraires présents dans toute démarche, soit-elle existentielle ou politique. C'est ainsi que, depuis ses premières réflexions générales jusqu'à l'agonie, l'empereur nous livre un large éventail de possibilités de cette *coincidentia alteri* qui semble constituer l'un des axes éthiques essentiels de sa vie (sans parler de son écriture qui, comme nous allons voir dans les citations suivantes, abondent en couples antithétiques en même temps que complémentaires). Tout y passe donc : le plaisir qui, comme il dit, "couvre des réalités contradictoires, [qui] comporte à la fois les notions de tiédeur, de douceur, d'intimité des corps, et celles de violence, d'agonie et de cri" (298) ; la grammaire, "avec ce mélange de règle logique et d'usage arbitraire" (311) ; sa technique personnelle de l'homme libre qui, tout en l'analysant d'une perspective du présent de la narration, lui fait dire : "Et c'est de la sorte, avec un mélange de réserve et d'audace, de soumission et de révolte soigneusement concertées, d'exigence extrême et de concessions prudentes, que je me suis finalement accepté moi-même" (319). D'autre part, les différentes cérémonies initiatiques sont vues par Hadrien comme un moyen de résoudre certains antagonismes. Une fois initié au culte mithriaque, il parle ainsi de ses effets : "Chacun de nous [...] se sentait à la fois lui-même et l'adversaire" (327) ; en ce qui concerne Eleusis, il remémore cette expérience inoubliable en ces termes : "J'avais entendu les dissonances se résoudre en accords" (400). Il en va de même de sa conception des dieux qu'il se représente comme "émanations infiniment variées, manifestations égales d'une même force : leurs contradictions n'étaient qu'un mode de leur accord" (415).

La pensée de l'empereur mise à l'œuvre élabore donc un récit sur sa propre vie qui, tout en allant vers la conquête progressive de soi-même, appartient de plein droit à cette éthique de la plénitude dont parle G. Durand, éthique qui se fonde, comme nous venons de voir, sur un souci d'harmonie et sur une intégration de tous les composants de l'être dans une totalité plurielle. Cette phrase nous semble révélatrice à cet égard :

J'ai utilisé de mon mieux mes vertus ; j'ai tiré parti de mes vices ; mais je ne tiens pas spécialement à me léguer à quelqu'un. (483)

Mais si l'empereur ne tient pas à se "léguer à quelqu'un", il semble tenir par contre à prolonger, dans la mesure du possible, ses réussites de pacificateur et organisateur de l'empire, ses plans de succession — savamment élaborés — ne répondant qu'à ce but.

Plénitude temporelle et éthique

Il nous intéresse pourtant de faire remarquer ici cette vision totalisatrice à la lumière de l'homme d'Etat, du prince qui songe à réunir deux villes, deux cultures, deux formes différentes de la vie organisée :

Oui, Athènes restait belle, et je ne regrettais pas d'avoir imposé à ma vie des disciplines grecques. Tout ce qui en nous est humain, ordonné et lucide nous vient d'elles. Mais il m'arrivait de me dire que le sérieux un peu lourd de Rome, son sens de la continuité, son goût du concret avaient été nécessaires pour transformer en réalité ce qui restait en Grèce une admirable vue de l'esprit, un bel élan de l'âme. (459)

Si avec la dédicace de l'Olympéion à Athènes "le mariage de Rome et d'Athènes s'était accompli" (422), cette cérémonie introduit également l'idée d'une vision rythmique du monde qui implique d'elle-même la succession de contraires, mais écoutons l'empereur réfléchissant pendant le discours d'inauguration de ce temple : "je songeais que les mots d'achèvement, de perfection, contiennent en eux-mêmes le mot de fin" (*ibid.*).

Cet effort synthétique pour maintenir simultanément dans la pensée des termes antithétiques recoupe la faculté de l'empereur d'envisager, en même temps que le présent, le passé et/ou le futur. Il nous permet aussi de souligner le caractère totalisant de cette imagination historique qui semble osciller entre l'éternel retour et une progression dynamique de l'histoire. Et c'est à ce sujet que nous pouvons déceler, dans *Mémoires d'Hadrien*, ces deux styles d'histoire, ayant choisi pour les illustrer deux exemples où le niveau symbolique joue à plein. D'une part, Hadrien voit, dans le va-et-vient d'une sentinelle au siège de Béthar, "le mouvement d'un rouage de l'immense machine dont [il était] le pivot" (479), cette assimilation de l'empire à un rouage mettant en évidence l'archétype fondamental de la victoire cyclique et ordonnée sur le temps [18]. D'autre part, et à la fin de sa longue lettre, l'empereur fait allusion à une missive d'un Juif d'Alexandrie où l'on nous donne l'image du prince voyageur qui a passé sa vie, entre autres activités créatrices, à réveiller "les forces du sol" (507), ce qui nous ramène à cette image de l'arbre en tant que symbole essentiel de la progression temporelle :

Une chance analogue à celle de certains jardiniers m'a été départie : tout ce que j'ai essayé d'implanter dans l'imagination humaine y a pris racine. (508)

[18] Durand, G. : *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1984, pp. 372 sq.

Il nous faut pourtant préciser que cette imagination historienne de l'Hadrien-bâtitseur semble privilégier la première de ces visions. Etant donné que la conception de l'histoire comme progression n'est née qu'au XVIII^e siècle, nous comprenons la prudence de l'auteur en ce qui concerne les réflexions de l'empereur à ce sujet. Cela n'empêche pas pour autant que l'existence de ces deux repères symboliques confirme chez nous une multitemporalité qui dépasse le cadre du roman lui-même et qui touche le lecteur du XX^e siècle au plus profond de sa sensibilité.

Quoi qu'il en soit, notre empereur accorde une plus grande importance à la vision cyclique de l'histoire [19], ce que nous pouvons parfaitement constater dans sa conception de l'empire romain comme un monde en perpétuel mouvement, de Rome comme le symbole de la totalité temporelle et du recommencement :

Rome : le creuset, mais aussi la fournaise, et le métal qui bout, le marteau, mais aussi l'enclume, la preuve visible des changements et des recommencements de l'histoire, l'un des lieux au monde où l'homme aura le plus tumultueusement vécu. (418)

Rome est donc projetée dans une atemporalité où le passé, le présent et le futur, toujours présents dans la conscience du narrateur, annulent la fatalité de la chronologie. Prenant comme point de départ le présent de la narration, l'empereur maîtrise en même temps le passé, par sa connaissance de l'histoire et de sa propre vie, et le futur par ses hypothèses "étrangement lucides". Sans nous arrêter pour l'instant sur l'importance des interventions du narrateur à ce propos, nous voudrions signaler que c'est au cours des nuits de Béthar que l'empereur atteint le plus haut degré de lucidité quant à ses vues sur l'avenir. Le pessimisme de ces visions sera pourtant transmué en sérénité à la fin du livre par les effets bienfaisants de la *Patientia* :

Les catastrophes viendront ; le désordre triomphera, mais de temps en temps l'ordre aussi. La paix s'installera de nouveau entre deux périodes de guerre ; les mots de liberté, d'humanité, de justice retrouveront çà et là le sens que nous avons tenté de leur donner. Nos livres ne périront pas tous ; on réparera nos statues brisées ; d'autres coupoles et d'autres frontons naîtront de nos frontons et de nos coupoles ; quelques hommes penseront, travailleront et sentiront comme nous : j'ose compter sur ces continuateurs placés à intervalles

[19] Voir à ce sujet la communication de Mme Gabaudan : "Quelques images du temps chez Marguerite Yourcenar à la lumière des présocratiques", in : *Actes du Colloque international Marguerite Yourcenar - Valencia 1984*, Universitat de Valencia, 1986, pp. 91-92.

Plénitude temporelle et éthique

irréguliers le long des siècles, sur cette intermittente immortalité. (513-514)

Néanmoins, cette vision rythmique de l'histoire ne peut pas nous faire oublier le temps cyclique par excellence, c'est-à-dire le temps de la nature. Signalons d'abord que les *Mémoires d'Hadrien* sont parsemés d'allusions directes au cycle saisonnier qui datent, pour ainsi dire, les différents épisodes de la vie de l'empereur. Nous avons par ailleurs le monde des astres si cher à Yourcenar : Hadrien y est initié par Marullinus, son grand-père, mais ce sont les pages consacrées à la nuit syrienne qui nous en procurent l'aperçu le plus complet et le plus sublime : "la nuit syrienne représente ma part consciente d'immortalité" (403).

Et c'est à cette idée d'immortalité que nous aboutissons par l'image du cycle que nous venons de développer, aussi bien que par la vision rythmique du monde qui n'en est qu'un de ses corollaires. Etant donné que dans le monde des symboles le cercle implique la maîtrise du devenir par la répétition des instants temporels, la victoire sur Kronos, sur ce "Temps dévorateur" (423) dont parle l'empereur lui-même, nous pouvons conclure à cet égard que, dans *Mémoires d'Hadrien*, le foisonnement de cet archétype et de ses symboles [20] est tel que la maîtrise du temps se révèle à nous comme le souci éthique majeur de cet ouvrage, d'autant plus que, comme le dit Elena Real : "Il y a, dans cette recreation du moi par l'écriture, une volonté de se soustraire aux contingences spatio-temporelles de toute existence humaine" [21]. L'acte de l'écriture épouse ainsi l'écriture elle-même.

Il nous semble légitime, arrivés à ce point de notre étude, d'en faire sommairement le point : nous avons essayé de démontrer que l'altérité plurielle assumée dans sa totalité, l'affrontement des contraires résolu par leur intégration dans une vision synthétique et rythmique du monde et de l'histoire, ainsi que la relativisation totale de la mort par la maîtrise du temps, sont étroitement en rapport avec ce prince

[20] Etant donné que leur étude dépasserait le cadre de cette analyse, nous voudrions faire remarquer que ces symboles sont souvent présents dans le discours de l'empereur : des mots comme "circonférence", "sphère", "roue", "globe", etc. y reviennent à plusieurs reprises. A signaler notamment le passage consacré à la cérémonie dédicatoire du Panthéon (pp. 416-417) avec douze occurrences explicites.

[21] Real, E. : "Biographie, autobiographie et quête de soi.", in : *Marguerite Yourcenar, Biographie et Autobiographie*, Universitat de Valencia, 1988, p. 246.

illustre qui fut Hadrien, consacré à la construction et à la reconstruction aussi bien des espaces que de soi-même, conscient d'établir un lien de continuité entre le passé, le présent et le futur..., soucieux de conférer à Rome les moyens de se perpétuer, hanté par l'idée de "défendre contre la mort" (441) les souvenirs de l'être aimé.

Si l'empereur atteint à cette éthique de la plénitude personnelle et politique, et rappelons ici ces paroles de Marguerite Yourcenar [22] :

Ce qui importe, c'est l'accomplissement dans sa plénitude d'une destinée d'homme d'Etat. Et en somme d'être humain [...]

il semble également atteindre à une plénitude temporelle née de sa vision plurielle de l'histoire. L'homme politique et l'homme privé ne constituent donc que les deux aspects d'une même réalité, un être humain qui, grâce à l'évocation de sa vie dans toute sa complexité, accomplit lui-même son histoire, son sens et sa puissance.

Permettons-nous, pour nuancer encore cette diversité dans l'unité, d'évoquer cet aveu de l'empereur sur la musique, cet art harmonisateur de contraires par excellence :

Le soir, l'architecture cédait la place à la musique, cette construction invisible. J'ai plus ou moins pratiqué tous les arts, mais celui des sons est le seul où je me suis constamment exercé, et où je me reconnais une certaine excellence. [...] Les musiciens se rassemblaient dans la cour plantée d'un cyprès, au pied d'une statue d'Hermès. (409)

Nous vérifions alors comment la volonté du bâtisseur se double d'une volonté harmonisatrice, Hermès nous y fait signe en tant que divinité de la problématique de l'altérité, le cyprès nous ramène à ce caractère cyclique de l'évolution aussi bien cosmique qu'historique, à ce monde en perpétuelle régénérescence qui semble avoir hanté cet empereur malade consacré au labeur d'historien de sa propre vie. Il est donc tout naturel que l'histoire qu'il nous raconte et sa vie expirent en même temps : l'empereur entreprend son dernier voyage avec la sérénité de ceux qui ont pleinement accompli leur vie.

Nous avons fait remarquer, au début de notre étude, que les objets de la recherche historique — consubstantiels à tout ouvrage considéré comme tel ou ayant des prétentions d'historicité — sont des instruments essentiels, mais il nous faut maintenant préciser qu'ils sont en même temps des matérialisations de la durée, ou autrement dit : des intermédiaires entre notre présent et le passé qu'ils

[22] *Les yeux ouverts*, p. 159.

Plénitude temporelle et éthique

représentent auprès de nous. C'est ainsi que les documents historiques et érudits, la lecture des auteurs de l'Antiquité et les nombreuses sources iconographiques dont Marguerite Yourcenar s'est servie pour l'évocation fidèle d'un temps et d'un espace historiques déterminés, tout en étant des points de départ et de repère essentiels à son imagination créatrice, ont rendu possible la matérialité de l'écriture elle-même.

Et pourtant ces mémoires sont parfaitement imaginaires, l'érudition y est contrebalancée, comme le dit Marguerite Yourcenar dans les *Carnets de notes*, par "cette magie sympathique qui consiste à se transporter en pensée à l'intérieur de quelqu'un" (526), et c'est justement cet élément fictionnel qui permet la reconstitution *totale* d'une réalité, ici celle d'un empereur romain du II^e siècle seul face au monde, à sa vie passée et à sa propre mort. C'est d'ailleurs dans cette distance, dans cette réflexion libératrice, que l'empereur prend conscience que si sa vie et sa tâche ont été parfois difficiles, si sa mort le devient aussi, lui seul en a été l'élément déterminant. C'est aussi au cours de ce presque examen de conscience qu'il envisage l'histoire comme quelque chose à accomplir, à modifier ou à parfaire, faisant partie, non seulement de sa destinée d'homme politique, mais aussi de sa condition d'homme sans adjectifs, objet elle-même, par conséquent, de réflexion. On pourrait donc dire que ces mémoires ne font qu'affirmer l'immanence de l'humaine condition, ou, plus précisément, que seul un tel humanisme de l'immanence peut rendre l'homme à lui-même, lui conférer sa place dans le monde et dans l'histoire.

Mais revenons un instant sur cette phrase de Marguerite Yourcenar citée plus haut. Peut-on vraiment se transporter en pensée à l'intérieur de quelqu'un sans y apporter quelque chose de soi-même ? La question nous semble certainement délicate, la réponse plus encore. Toutefois, nous considérons que la clairvoyance attribuée par Marguerite Yourcenar à l'empereur Hadrien en ce qui concerne sa vision plurielle et simultanée de l'histoire, et notamment son appréhension du temps futur, n'est pas logiquement possible à cette époque où la notion de progression dans l'histoire n'est pas concevable. Nous avons déjà fait allusion à la conquête du XVIII^e siècle par rapport à ce basculement du temps qui en déplace son centre vers l'avenir, nous confirmons alors l'impossibilité pour Hadrien de s'y rapporter. Mais, si subtil soit-elle, la vision

multitemporelle de l'histoire existe dans le roman, ainsi que cette éthique de la plénitude qui semble informer ce XXe siècle hanté par la cohérence et l'harmonie menacées. Nous constatons alors que le pont établi par Marguerite Yourcenar entre Hadrien et nous est beaucoup plus complexe que nous ne le croyions... Le discours authentique d'Hadrien, serait-il pour nous vraiment intelligible ? Nous apporterait-il ces réponses que notre époque demande ? Questions vaines parce que texte inexistant... Quoi qu'il en soit, la réponse proposée par Yourcenar ne porte pas d'ambiguïté : l'auto-réflexion d'une vie à destin historique débouche sur celle de l'histoire elle-même, et toutes deux, vie et histoire, sont informées par un souci d'intégration totalisante qui, sans effacer les contradictions ou les éléments apparemment opposés, atteint la complexité de la vie elle-même dans toute sa plénitude.

Et cependant, loin de nous l'idée d'effacer le support historique du roman au profit de ces idées contemporaines : l'histoire nous est offerte comme un outil privilégié — et valable à n'importe quelle époque — servant à apporter le substrat matériel à l'expression de certaines idées susceptibles de donner des réponses à ce monde éclaté et sans repères qui est le nôtre. Le pont qui s'établit alors, chez le lecteur, entre le présent de la narration et celui de la lecture, ainsi que le message qu'il en puisse tirer, assurent le succès d'un ouvrage de ce genre, et celui — certainement universel — de *Mémoires d'Hadrien* depuis sa première parution, ne fait que le confirmer. Nous pouvons donc conclure que, si tout "monument" est fait pour durer [23], Marguerite Yourcenar a su voir, sentir et nous transmettre sa personnelle et légitime interprétation d'un personnage historique qui incarnait pour elle la figure de l'homme libre face à son destin.

[23] Riffaterre, M. : *La production du texte*, Paris, Editions du Seuil, coll. Poétique, 1979, p. 98.